



HAL
open science

Art, sédentarité et inégalités. La hutte des glaces au Paléolithique supérieur ?

Christophe Darmangeat

► **To cite this version:**

Christophe Darmangeat. Art, sédentarité et inégalités. La hutte des glaces au Paléolithique supérieur ?. *L'Homme - Revue française d'anthropologie*, 2018, pp.113-122. hal-02181423

HAL Id: hal-02181423

<https://hal.science/hal-02181423v1>

Submitted on 12 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ART, SÉDENTARITÉ ET INÉGALITÉS

La hutte des glaces au Paléolithique supérieur ?

Christophe Darmangeat

Éditions de l'EHESS | « L'Homme »

2018/3 N° 227-228 | pages 113 à 122

ISSN 0439-4216

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-l-homme-2018-3-page-113.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de l'EHESS.

© Éditions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

227-228 | 2018

Varia

Art, sédentarité et inégalités

La hutte des glaces au Paléolithique supérieur ?

Christophe Darmangeat



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/32326>

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2018

Pagination : 113-122

ISBN : 978-2-7132-2735-6

ISSN : 0439-4216

Distribution électronique Cairn



CHERCHER, REPÉRER, AVANCER.

Référence électronique

Christophe Darmangeat, « Art, sédentarité et inégalités », *L'Homme* [En ligne], 227-228 | 2018, mis en ligne le 01 octobre 2018, consulté le 23 janvier 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/32326>

© École des hautes études en sciences sociales

Art, sédentarité et inégalités

La hutte des glaces au Paléolithique supérieur ?

Christophe Darmangeat

EN L'ESPACE de quelques mois, deux livres sont venus rouvrir d'une manière tonitruante le dossier du Paléolithique supérieur. Le premier est un texte posthume d'Alain Testart, *Art et religion de Chauvet à Lascaux*; le second, *Ce que l'art préhistorique dit de nos origines*, est signé par Emmanuel Guy. Ces deux ouvrages possèdent beaucoup en commun. Leurs auteurs soulèvent la même question capitale : comment caractériser les sociétés qui ont peuplé l'ensemble de la partie occidentale de l'Eurasie durant trente millénaires ? Tous deux sont convaincus que l'art, pour peu qu'on l'aborde sous le bon angle, peut apporter des éléments de réponse. Tous deux approuvent la pertinence – mieux, la nécessité – du comparatisme ethnologique, sous réserve qu'il repose sur des bases rigoureuses. Tous deux mobilisent également les autres données archéologiques disponibles même si, en ce qui concerne Alain Testart, c'est dans d'autres textes, en particulier dans le monumental *Avant l'histoire* (2012) qu'elles sont convoquées. Tous deux, enfin, souscrivent à l'idée que l'absence d'agriculture et d'élevage (autre que celui du chien) n'équivaut pas nécessairement à l'égalitarisme des structures sociales. Rarement, pourtant, des analyses partageant autant de préoccupations et de présupposés théoriques communs auront abouti à des conclusions aussi divergentes.

De son côté, Alain Testart, une fois n'est pas coutume, se range à l'opinion traditionnelle et largement majoritaire qui voit les peuples du Paléolithique supérieur comme de petites bandes nomades, limitant leurs possessions

À propos de : Alain Testart, *Art et religion de Chauvet à Lascaux*, éd. par Valérie Lécivain, Paris, Gallimard, 2016 (« Bibliothèque illustrée des histoires ») ; et Emmanuel Guy, *Ce que l'art préhistorique dit de nos origines*, Paris, Flammarion, 2017 (« Au fil de l'histoire »).

matérielles, ignorant les différences de richesses et dont l'art exprime – c'est la thèse centrale d'*Art et religion...* – une conception totémique du monde. Tout, ainsi, les rapproche des sociétés aborigènes étudiées dans le présent ethnographique : au-delà des différences d'époque et de latitude, ils partagent une même économie de collecte dépourvue de stockage, un même dénuement technique, un même égalitarisme matériel et une même idéologie religieuse.

Face à lui, Emmanuel Guy soutient une thèse presque en tous points opposée. S'il approuve l'idée d'un art marqué par le totémisme, c'est pour souligner que celui-ci ne saurait, à lui seul, caractériser des structures sociales. De nombreux éléments l'incitent, en effet, à penser que ceux qui ont produit cet art étaient des chasseurs-cueilleurs stockeurs inégalitaires qui, sur le plan ethnographique, doivent être au contraire rapprochés des tribus de la côte Nord-Ouest du continent américain. Une telle position, pour être minoritaire, n'est pas totalement inédite (ce qu'Emmanuel Guy ne dissimule nullement). Brian Hayden (2008), par exemple, a déjà plaidé en sa faveur ; la nature sociale du Paléolithique supérieur n'a donc jamais été une affaire véritablement classée. Ces éléments rassemblés par Emmanuel Guy font néanmoins impression, tant par leur nombre que par la nouveauté de certains d'entre eux.

Trois catégories d'arguments

Des chasseurs-cueilleurs stockeurs ?

Le premier point de discussion porte sur le degré de stockage et de sédentarité qui caractérisait les économies du Paléolithique supérieur – les deux dimensions devant aller de pair, étant donné la latitude des zones concernées, le caractère saisonnier des ressources et, par suite, l'impossibilité manifeste d'une sédentarité sans stockage alimentaire.

Plus que tout autre, Alain Testart lui-même, il y a plus de trente ans de cela, avait attiré l'attention sur l'importance du stockage dans l'apparition des paiements et des inégalités (1982). Les sociétés de chasseurs-cueilleurs sédentaires de la côte Nord-Ouest, bien connues en ethnologie, avaient jusqu'alors été considérées comme des exceptions un peu embarrassantes au concept de « révolution néolithique », mais personne n'avait réellement tiré les conséquences de leur existence autrement qu'en créant la catégorie *ad hoc* de « chasseurs-cueilleurs complexes ». Or, s'appuyant sur leur exemple (ainsi que sur quelques autres), Alain Testart avait pu démontrer qu'à l'origine des inégalités socio-économiques se trouve bel et bien le stockage et non l'agriculture, cette démonstration étant corroborée par le constat selon lequel, inversement, des cultivateurs non stockeurs, tels les planteurs de manioc, ne connaissent pas de différenciation sociale par la richesse. Le détail

du mécanisme qui liait les stocks et les inégalités restait imparfaitement compris ; il semblait néanmoins clair que sa dimension essentielle était le passage aux paiements, c'est-à-dire la possibilité, voire la nécessité de solder certaines obligations sociales – en premier lieu, celles liées au mariage ou aux dommages physiques – par des biens matériels – des coutumes connues en ethnologie sous le nom de « prix de la fiancée » ou de *wergeld*.

La question se pose donc de savoir si l'économie des chasseurs-cueilleurs du Paléolithique supérieur reposait sur un degré élevé de stockage alimentaire et de sédentarité. L'opinion traditionnelle, on le sait, y répond par la négative : pour diverses raisons – dont la principale est sans doute le manque d'indices probants en ce sens –, il a été tenu pour acquis que ces sociétés, vivant dans un climat très rude et possédant des effectifs très réduits, nomadisaient sur de vastes territoires, à l'image des Inuits ou des peuples subarctiques du présent ethnologique. Alain Testart remarquait toutefois qu'on ne pouvait totalement écarter l'hypothèse inverse : le stockage des chasseurs-cueilleurs portant, selon les exemples ethnologiques, avant tout sur les ressources marines, des chasseurs-cueilleurs stockeurs du Paléolithique auraient vécu sur des littoraux aujourd'hui immergés en raison de la montée des eaux intervenues depuis la fin des glaciations. Cependant, cette preuve par la négative lui semblait manifestement trop fragile pour envisager cette hypothèse autrement qu'avec une probabilité très faible.

Emmanuel Guy, tout en reprenant bien évidemment cet argument, y ajoute la présence de traces directes, même si elles demeurent rares, de stockage et de sédentarité : fosses de 2 à 3 m³, lieux de fumage de poisson, habitations semi-enterrées à base de lourds ossements de mammoth de la plaine russe. Selon lui, deux éléments supplémentaires doivent être pris en compte. Le premier concerne la possibilité, alors tout à fait tangible, de congeler la viande directement dans le sol – une option qu'Alain Testart écartait, au motif de son absence dans les observations ethnologiques. Le second point porte sur le climat de cette période, dont Emmanuel Guy souligne qu'il ne possède aucun équivalent contemporain : bien que très froid, il bénéficiait d'un fort ensoleillement et la biomasse était infiniment supérieure à celle des zones polaires actuelles.

Des tombes troublantes

L'éventualité que les sociétés du Paléolithique supérieur aient connu les inégalités de richesses peut être appréhendée non seulement à travers ses causes (le stockage et la sédentarité), mais aussi dans ses conséquences, en particulier les différences dans les dépôts funéraires. Rapportées à l'aire géographique et à la période de temps considérées, les découvertes de tombes sont restées très peu nombreuses, ce qui signifie selon toute probabilité que

l'on n'enterrait les morts que rarement. Toutefois, quelques-unes contiennent des biens dont la quantité s'accorde mal avec l'égalitarisme supposé de ces sociétés. C'est notamment le cas de la célèbre tombe de Sungir, en Russie, où un adulte et deux enfants furent inhumés, il y a environ 30 000 ans, avec de longues lances d'ivoire et vêtus d'habits comportant des milliers de perles cousues. Un tel dépôt traduit-il nécessairement des inégalités de richesse ? Évoquant certains cas ethnographiques inuits, Alain Testart (2012 : 234-240) rejetait la réponse affirmative dictée par l'intuition. À l'inverse, Emmanuel Guy, soulignant à la fois le nombre d'heures de travail impliquées et la présence de perles plus petites, sculptées spécialement à l'intention des enfants, y voit autant d'éléments qui étayaient l'hypothèse d'une élite transmettant ses privilèges de manière héréditaire. Enfin, il recense d'autres tombes à dépôt, qui viennent dénier le caractère exceptionnel de Sungir.

L'art

C'est bien sûr l'art qui représente, pour les deux protagonistes, la troisième porte d'entrée vers la structure des sociétés de cette époque. Là encore, et quand bien même ils aboutissent à des conclusions opposées, les points d'accord sont importants. Ils renvoient au langage représentationnel de cet art : ce qu'il choisit de figurer et ce qu'il écarte de son champ ; selon quelles conventions il reproduit ses sujets, dans quelles situations et dans quels contextes.

Ainsi, cet art n'est pas narratif ; il représente certains animaux, de manière conventionnelle (quoique, surtout à certaines périodes, naturaliste), sans sol, sans décor et sans interactions entre eux. L'être humain n'y est présent que marginalement et presque toujours déformé à l'extrême, au point d'en être méconnaissable. En revanche, on trouve dans les grottes de très nombreux signes, un élément sur lequel Emmanuel Guy reste muet, tandis qu'Alain Testart y voit une figuration très stylisée, comme dans des idéogrammes, du corps féminin. Au bout du compte, la conclusion commune est que cet art véhicule une conception totémique du monde, en ce sens qu'il traduit manifestement une idéologie dans laquelle les rapports entre les êtres humains (ou entre les groupes sociaux) sont pensés sous la forme des différentes espèces animales.

Ce totémisme s'inscrit toutefois dans deux raisonnements très distincts. Si, chez Alain Testart, il constitue un point de rapprochement supplémentaire entre les sociétés paléolithiques et l'Australie aborigène, Emmanuel Guy souligne que cette idéologie n'est pas l'apanage de sociétés égalitaires. Ainsi, l'exemple ethnologique duquel les œuvres de Lascaux ou de Chauvet devraient être rapprochées est plutôt celui des symboles héraldiques, dont les riches « maisons » de la côte Nord-Ouest passaient commande à des

artisans spécialisés afin de marquer la propriété d'une portion de territoire ou de faire montre d'ostentation en certaines occasions publiques.

Cette dernière hypothèse, qui porte sur la signification et la fonction sociale de l'art paléolithique, occupe en réalité une place de second ordre dans le raisonnement d'Emmanuel Guy. L'argument principal se situe à un autre niveau d'analyse. Il concerne ce que l'on pourrait appeler les « dimensions logistiques » de ces œuvres avec, pour point de départ, ce qui lui apparaît comme une évidence : aucune autre société de chasseurs-cueilleurs égalitaires n'a produit un art à la technique aussi élaborée. Selon lui, les peintures du Paléolithique supérieur ont nécessairement été réalisées par des spécialistes dûment formés durant de longues années, et l'archéologie a d'ailleurs livré ce qui peut s'interpréter comme les traces de ces « écoles », où les élèves acquéraient laborieusement les compétences requises. Indépendamment même de sa signification supposée, l'art paléolithique nous dit donc quelque chose de la société qui l'a engendré : celle-ci comportait déjà, sinon des spécialistes à plein temps, du moins des experts. Or, les exemples ethnographiques indiquent qu'une telle société ne peut qu'être marquée par des inégalités de richesse et, qu'en pareil cas, ces experts, et leurs œuvres, sont au service des puissants.

Discussion

Il serait évidemment bien présomptueux de prétendre trancher en quelques paragraphes un débat aussi difficile. Les lignes qui suivent se limiteront donc à tenter de cerner les zones d'ombres propres à chacun des deux argumentaires, et de deviner d'où pourraient provenir des éclairages supplémentaires.

À titre liminaire, on ne peut s'empêcher de percevoir une certaine ironie dans le fait que, sur deux points au moins, Emmanuel Guy se propose en quelque sorte d'appliquer les enseignements d'Alain Testart avec davantage d'audace qu'Alain Testart lui-même. Le premier est évident : c'est l'auteur des *Chasseurs-cueilleurs ou l'origine des inégalités* (1982), celui qui plus que tout autre a milité pour qu'on reconnaisse l'importance théorique et empirique du stockage et de la sédentarité pour les structures sociales des sociétés pré-agricoles, qui a écarté cette éventualité à propos d'un Paléolithique supérieur où, pourtant, plusieurs indices pesaient en ce sens. Le second point, pour être moins flagrant, n'en est pas moins significatif : alors qu'Alain Testart, à plusieurs reprises, avait plaidé pour ce qu'on a appelé une approche logistique des productions sociales – on pense à ses analyses des crânes de bovins à Çatal Höyük (2008), ou à celles des mégalithes (2014) –, il délaisse ici cette approche, pour limiter son questionnement

à la signification possible de l'art paléolithique. Et c'est donc Emmanuel Guy qui s'empare de cette démarche, dont les conclusions fournissent la clé de voûte de son raisonnement.

Il n'est toutefois pas certain que la technicité de l'art paléolithique soit une preuve aussi décisive qu'il le pense. Les Aborigènes australiens, par exemple, n'ont jamais produit un art qui puisse rivaliser sur ce plan avec celui de Chauvet ou Lascaux. Néanmoins, l'expertise existait bel et bien dans leur société : elle concernait avant tout le domaine religieux, ses mythes et ses rites, dont certains hommes mûrs étaient dépositaires et dont ils ne pouvaient prétendre maîtriser les arcanes qu'après de longues années d'apprentissage. Est-il déraisonnable de penser qu'une société aux structures comparables, mais différente, ait pu consacrer un effort similaire à former des peintres et des sculpteurs ?

Quels que soient les doutes qu'il est permis d'entretenir à ce sujet, l'approche logistique adoptée dans *Ce que l'art préhistorique dit de nos origines* n'en apparaît pas moins comme une voie de questionnement plus féconde que celle consistant à s'interroger sur la sémantique de cet art. Non pas que les résultats d'Emmanuel Guy ou d'Alain Testart sur ce plan soient dépourvus de tout intérêt. L'analyse fouillée de ce dernier en révèle de notables propriétés formelles et en souligne ses codes représentationnels. Les déductions sur l'idéologie sous-jacente et, plus encore, sur les structures sociales censées lui être liées semblent néanmoins plus fragiles. Ainsi en va-t-il du totémisme qui contribue à fonder le parallèle avec les sociétés australiennes. Or, si le totémisme était un trait idéologique majeur qui caractérise tant une société que son art, il devrait être possible de dégager les spécificités communes aux arts australien et paléolithique qui les différencieraient de tous les autres arts (à tout le moins, de ceux des autres sociétés de chasse-cueillette). Pourtant, on cherchera en vain cet élément dans les pages écrites par Alain Testart – une lacune qui constitue, à n'en pas douter, une faiblesse majeure dans sa démonstration. Quant à la nature héraldique des représentations que défend Emmanuel Guy, elle ne manque pas de soulever plusieurs difficultés. En admettant que cette interprétation ne soit pas nécessairement contradictoire avec les variations constatées d'une occurrence à l'autre, en revanche, comment expliquer en ce cas la cohabitation, voire la superposition de multiples espèces dans les mêmes espaces ? De même, l'éventuel parallèle avec la côte Nord-Ouest mériterait d'être examiné avec le plus grand soin, les formulations d'Emmanuel Guy péchant trop souvent par approximation ; on peut ainsi s'étonner de voir (entre autres) les couches dirigeantes de ces sociétés comparées sans autre forme de procès à la noblesse de notre Moyen Âge, et l'art de cette région assimilé à un art de cour. Bien que ces raccourcis ne compromettent pas

le cœur de la thèse présentée dans *Ce que l'art préhistorique de nos origines*, un réexamen approfondi de cette dernière ne saurait faire l'économie d'une plus grande rigueur sur ce point.

Globalement donc, ni d'un côté ni de l'autre, l'argumentation ne se montre décisive. Concernant l'art, il n'est guère possible de dépasser le niveau de la présomption, et si chacun des deux points de vue en présence possède de solides atouts, il souffre également d'indéniables angles morts. L'analyse des quelques éléments liés au funéraire conduit aux mêmes difficultés, ainsi que l'illustre l'âpre discussion sur Sungir. L'explication d'Alain Testart paraît certes un peu forcée ; elle n'est cependant pas invraisemblable. Et, dans l'autre sens, les arguments avancés par Emmanuel Guy, s'ils ne peuvent être écartés d'un revers de la main, ne sont à eux seuls pas suffisants pour emporter l'adhésion. Il en va de même pour les indices concernant le stockage et la sédentarité. Les principales preuves, à condition qu'elles existent, gisent au large de nos côtes actuelles, par plusieurs dizaines de mètres de fond, et les éléments plus tangibles restent relativement peu nombreux.

La transition du Paléolithique final au Mésolithique, pour sa part, pose également des problèmes épineux, quoique d'un ordre très différent, à l'une et à l'autre thèse. Pour Alain Testart, le Mésolithique est une « explosion ou, du moins [une] accélération » (2012 : 288), un brusque décollage technique et économique. Mais par quels mécanismes l'organisation sociale « australienne » (donc, par nature, rétive au progrès technique) qui aurait régné durant tout le Paléolithique aurait-elle évolué vers une organisation Bushmen-Inuit, censée porter un intérêt beaucoup plus soutenu à l'innovation ? Non seulement Alain Testart n'est jamais parvenu à répondre de manière convaincante à cette question pourtant essentielle dans le cadre de son hypothèse, mais celle-ci, tant au sujet des sociétés aborigènes que du rythme du progrès technique dans la préhistoire, a de quoi susciter bien des réserves (Darmangeat & Pétilion 2015 ; Valentin & Pétilion 2018). Le cadre analytique proposé par Emmanuel Guy, à l'inverse, ne se heurte pas à ces difficultés, puisqu'il les a en quelque sorte résolues par avance : le Mésolithique et ses cas de sédentarité et de stockage avérés, du littoral atlantique jusqu'au Proche-Orient, y apparaît comme le prolongement direct des acquis de la période précédente. En revanche, on peut rester insatisfait devant l'explication proposée au sujet de la disparition brutale de l'art paléolithique, qui tiendrait au remodelage du paysage, à la dissolution des anciens territoires des « maisons » aristocratiques et, donc, de leurs anciens droits de propriété. L'art paléolithique, dans la signification que lui donne Emmanuel Guy, était tributaire des structures économiques et sociales, non des lieux dans lesquels elles prenaient place. Il paraît dès lors difficile d'admettre que les groupes humains aient conservé tant leur

base technique que leur organisation sociale, tout en abandonnant un art censé leur être intimement lié depuis vingt millénaires. À tout le moins, un tel abandon représente une énigme qu'Emmanuel Guy ne parvient pas réellement à résoudre.

Prudent, celui-ci ne prétend pas, par ailleurs, être en mesure de prouver de manière irréfutable la présence durable de stockage et d'inégalités structurelles durant l'ensemble du Paléolithique supérieur. Il répète à plusieurs reprises avoir pour seule ambition de démontrer que cette possibilité, traditionnellement négligée, mérite d'être sérieusement prise en compte et que les différents indices, qui sont d'ordinaire écartés un par un comme autant de cas particuliers et non significatifs, constituent, une fois rassemblés, un dossier substantiel. De ce point de vue, il atteint incontestablement son objectif. Devant un tribunal, la quantité des éléments ne remplace certes jamais leur qualité, mais lorsque les présomptions s'accumulent en nombre, elles forment un faisceau susceptible d'instiller un doute raisonnable dans l'esprit des juges.

Puisque ces livres constituent donc une puissante incitation à rouvrir le dossier du Paléolithique supérieur, on peut se demander quels éléments supplémentaires permettraient éventuellement de trancher entre les opinions en présence. Il semble que de tels éléments ne pourront guère être fournis par l'art, quand bien même celui-ci constitue l'axe central de l'argument d'Emmanuel Guy et l'objet d'*Art et religion de Chauvet à Lascaux*. Dans ce domaine, l'archéologie dispose déjà d'une matière aussi vaste que spectaculaire ; tout le problème est qu'elle ne sait guère qu'en faire, et qu'il paraît très difficile de trouver un critère déterminant qui départagerait les différentes théories échafaudées à propos de l'art préhistorique. Seules de nouvelles découvertes concernant les dépôts funéraires et, sans doute davantage encore, le stockage et la sédentarité, seraient à même de faire avancer la réflexion sur des bases solides. Malheureusement, des fouilles sous-marines sur les anciens littoraux sont techniquement et financièrement hors de portée, au moins pour les décennies à venir. Il ne reste qu'à souhaiter que la terre ferme livre de nouvelles informations sur les questions cruciales de la sédentarité et du stockage – ainsi, peut-être, qu'ont commencé à le faire certains sites de la plaine russe.

Terminons en notant que, de manière un peu étonnante, la question des biens de paiement (les monnaies primitives) n'a été évoquée par aucun des deux débatteurs. Or, celle-ci représente peut-être une piste susceptible d'apporter des indices précieux. En effet, les biens qui dans les sociétés inégalitaires incarnent la richesse sont généralement des objets de luxe, sans fonction productive, voire des déclinaisons ostentatoires de biens utilitaires : coquillages, lames de haches polies trop fragiles pour servir d'armes ou

d'outils, etc. Si les perles d'ivoire de Sungir ne rentrent sans doute pas dans cette catégorie – l'ivoire y était alors une denrée fort commune –, peut-être les coquillages retrouvés ailleurs, ainsi que les fameuses lames en « feuilles de laurier » du Solutréen représenteraient-ils des candidats possibles au titre de monnaie primitive. Quoi qu'il en soit, la suite de l'enquête – car l'on ne peut qu'espérer qu'il y en ait une – se devra d'approfondir cette hypothèse.

Université Paris-Diderot
UFR Géographie, histoire, économie et société (GHES), Paris
christophe.darmangeat@univ-paris-diderot.fr

MOTS CLÉS/KEYWORDS: art préhistorique/*prehistoric art* – Paléolithique supérieur/*Upper Paleolithic* – chasseurs-cueilleurs/*hunter-gatherers* – sédentarité/*sedentary living* – stockage/*storage* – inégalités sociales/*social inequalities* – totémisme/*totemism*.

RÉFÉRENCES CITÉES

Darmangeat, Christophe & Jean-Marc Pétillon

2015 « Structures sociales et blocages techniques dans l'Australie aborigène : quelques éléments critiques », *Techniques & Cultures* 64 (2) : 248-251.

En ligne : <https://www.cairn.info/revue-techniques-et-culture-2015-2-page-248.htm>

Hayden, Brian

2008 *L'Homme et l'inégalité. L'invention de la hiérarchie à la préhistoire*. Trad. [de l'anglais] par Jean-Pierre Chadelle, revue par Sophie A. de Beaune. Paris, CNRS Éd. (« Le Passé recomposé »).

Testart, Alain

1982 *Les Chasseurs-cueilleurs ou l'Origine des inégalités*. Nanterre, Société d'ethnographie (« Mémoires » 26).

2008 « Des crânes et des vautours ou la guerre oubliée », *Paléorient* 34 (1) : 33-58.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/paleo_0153-9345_2008_num_34_1_5232

2012 *Avant l'histoire. L'évolution des sociétés, de Lascaux à Carnac*. Paris, Gallimard (« Bibliothèque des sciences humaines »).

2014 « Anthropology of the Megalith-Erecting Societies », in Marie Besse, ed., *Around the Petit-Chasseur Site in Sion (Valais, Switzerland) and New Approaches to the Bell Beaker Culture. Proceeding of the International Conference Held at Sion (Switzerland, October 27th-30th, 2011)*. Oxford, Archaeopress Archaeology : 331-336.

Valentin, Boris & Jean-Marc Pétillon

2018 « Autour de Lascaux : dialogue avec Alain Testart », in Dimitri Karadimas, Valérie Lécrivain & Stéphane Rostain, eds, *De l'ethnologie à la préhistoire. En hommage à Alain Testart*. Paris, L'Herne (« Cahiers d'anthropologie sociale » 16) : 107-120.

